vent que tard, dans les périodes avancées de la maladie, aux hôpitaux, très-souvent pour ne plus les quitter. Les formes les plus prononcées de la tuberculose se rencontrent donc de préférence parmi les classes pauvres, tandis que les formes les plus bénignes et les périodes initiales de la maladie s'observent principalement parmi les classes aisées. Les remèdes actifs contre une tuberculose déjà déclarée, quoique faible encore, entraînent des frais si considérables, que bien peu de personnes peuvent les employer, et de ces individus peu nombreux un petit nombre seulement guérit, beaucoup d'autres trouvent de l'amélioration, la marche de la maladie est enrayée et la vie prolongée pour des années. Même, en admettant que l'on ait tort de considérer la tuberculose comme une maladie incurable, nous devons cependant avouer que dans les conditions ordinaires la plupart des malades ne guérissent pas. Si nous avons dit qu'il faut attacher beaucoup d'importance à une éducation physique tendant à fortifier les enfants, nous devons ajouter, d'un autre côté, que le médecin doit combattre avec une sollicitude extrême tout ce qui peut être considéré comme un commencement de la maladie : toute légère indisposition qui peut avoir un rapport quelconque avec la tuberculose, par exemple, un léger catarrhe bronchique, une petite toux prolongée, un défaut de nutrition, une anémie, etc., et qu'il doit faire en sorte que des troubles de ce genre, quelque légers qu'ils soient au commencement, ne puissent s'enraciner dans le corps. — Assez souvent la tuberculose pulmonaire éclate par une violente hémoptysie, après avoir été précédée de légers prodromes (1). Je ne puis entrer ici dans l'exposé du traitement de ce symptôme. Quand les phénomènes sont aussi prononcés, changer promptement de climat est ce que l'on peut faire de mieux. L'influence du froid sec et des changements brusques de température, tels que l'hiver, le printemps et l'automne les produisent nécessairement dans l'Europe centrale et septentrionale, est extrêmement nuisible aux tuberculeux. Le climat du sud de l'Italie, les côtes de la Méditerranée, sont recherchés par les poitrinaires pendant ces saisons ; le riche va même plus loin, jusqu'à l'île de Madère et en Égypte. La chaleur sèche, prolongée est cependant également nuisible aux tuberculeux, aussi sont-ils forcés de changer souvent de séjour, même dans le midi. L'air de la mer, même des voyages sur mer, sont utiles aux tuberculeux si leur maladie n'est pas trop avancée, par conséquent il n'y a pas lieu de craindre de les envoyer aux stations lointaines, où ils ne peuvent arriver que par des voyages sur mer. Ceux qui ne veulent pas trop s'éloigner de leur contrée recherchent en hiver les vallées abritées contre les vents du versant méridional des Alpes ; Botzen et Méran, dans le Tyrol, jouissent principalement de la réputation d'être d'excellents séjours d'hiver pour les tuberculeux. Un pareil traitement devrait être continué autant que possible pendant cinq à six ans consécutivement ; malheureusement on ne le fait que rarement ; la plupart des malades reviennent après le premier hiver, les uns par manque de ressources, les autres poussés par l'ennui et la nostalgie ; ainsi revenus à leur genre de vie antérieur, ils voient promptement leur maladie reparaître. — Indépendamment de ces stations

(1) Nous appelons l'attention du lecteur sur le chapitre TUBERCULOSE, de la *Pathologie* de Niemeyer, traduite par nous et annotée par M. le docteur Cornil. (*Note des traducteurs.*)

hivernales, il y a lieu de recommander aux tuberculeux les cures d'eaux minérales, prises à l'intérieur, surtout pour les cas bénins et lorsqu'il y a plutôt soupçon de tuberculose que développement complet et prononcé de la maladie. Les sources salines peu énergiques et quelques sources à minéralisation indifférente méritent d'être employées dans ces cas : telles sont Ems, Rheinerz, Lippspringe. On peut également recommander les sources sulfureuses froides. On conseille, en outre, les cures de lait et de petit-lait dans des établissements alpestres, qui cependant ne doivent être élevés à plus de trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et qui doivent être à l'abri des vents froids.

Les lieux où l'on n'arrive qu'après des voyages fatigants et qui sont situés dans des contrées où le malade se sent isolé et malheureux ne peuvent être conseillés qu'aux tuberculeux dont les forces sont encore assez grandes pour pouvoir résister aux fatigues. Un malade arrivé au point de garder le lit pendant la plus grande partie de la journée ne peut être que précipité vers sa fin par ces changements de séjour, et j'appelle encore une fois toute votre attention sur ce fait, que vous ne verrez tous ces traitements suivis d'un véritable succès qu'autant que la maladie sera encore à son début. — Un régime nutritif, bien composé, surtout l'usage du lait en abondance, le soin d'éviter toutes les jouissances excitantes, l'huile de foie de morue longtemps continuée, des décoctions de lichen d'Islande, voilà des moyens qui ont encore leur utilité dans le traitement des tuberculeux. — Il n'y a pas de remèdes spécifiques contre la tuberculose, et vous pouvez hardiment rejeter tous les traitements tant vantés que trop souvent vos malades suivront sans vous avoir consultés ; quant aux remèdes annoncés par les journaux, vous ne les permettrez qu'autant que vous les reconnaîtrez inoffensifs, tels que l'arrowroot, le sirop capillaire, l'extrait de malt, etc. Évidemment nous n'avons pu donner ici qu'un aperçu général des remèdes que l'on emploie contre la tuberculose, comme affection d'ensemble ; nous remettons à plus tard le traitement chirurgical de la tuberculose des organes et des diverses parties du corps en particulier.

3. La *diathèse rhumatismale* est, en général, beaucoup moins prononcée, elle est surtout tellement difficile à définir anatomiquement, que beaucoup de médecins ne croient même pas à l'existence de cette diathèse. Nous entendons par là une grande susceptibilité à toutes les influences de température, une grande disposition aux refroidissements ; les muscles et les articulations sont ici les points vulnérables, *loci minoris resistentiæ ;* on voit surgir dans les muscles des douleurs souvent très-intenses, d'autres fois passagères, mais malheureusement les causes immédiates de ces douleurs musculaires rhumatismales nous sont inconnues ; les uns les considèrent comme le résultat d'une rapide exsudation séreuse dans la substance musculaire, les autres les prennent pour de véritables névralgies ; cette dernière manière de les envisager réunit en sa faveur quelque probabilité en ce sens que ces douleurs sont d'une nature souvent très-passagère, tandis que d'un autre côté la rigidité et la tension qui accompagnent le rhumatisme dit musculaire militent plutôt en faveur d'une affection inflammatoire de la substance musculaire elle-même. Je ne suis pas en état de vous dire, à cet égard, quelque chose de positif. Les membranes

séreuses participent très-fréquemment à tout le processus morbide; tels sont surtout le péricarde et l'endocarde. Les articulations sont atteintes ordinairement d'inflammation, caractérisée surtout par une exsudation séreuse de la membrane synoviale; dans les formes chroniques, le cartilage y participe essentiellement, mais sans se vasculariser, et montre généralement fort peu de tendance à la suppuration; nous insisterons là-dessus plus longuement à l'occasion des maladies articulaires. — Le seul fait d'avoir été atteint d'un rhumatisme articulaire aigu ne suffirait pas pour me faire croire à l'existence d'une diathèse rhumatismale, si cette affection avait été guérie sans laisser de traces; on peut en dire autant d'une personne qui, après avoir été exposée à un courant d'air, aurait contracté un léger rhumatisme musculaire. Mais si ces affections reviennent à la moindre occasion, si, pour ainsi dire, chaque influence extérieure manifeste son action en provoquant les mêmes processus morbides, alors je crois que l'on est positivement en droit de supposer l'existence d'une diathèse particulière. — Les enfants sont ordinairement exempts d'affections rhumatismales. Les formes chroniques du rhumatisme se rencontrent plus fréquemment à l'âge moyen ou avancé que pendant la jeunesse. — Les remèdes à employer contre le rhumatisme en général sont, d'une part, les bains d'eau chaude et de vapeur, de l'autre, certaines substances pharmaceutiques. Parmi les premiers, ceux qui ont le plus de réputation sont Gastein, Teplitz, Wiesbaden, Baden-Baden, Baden près de Vienne, Aix-la-Chapelle, Baden près de Zürich, Schinznach, Ragatz et Pfaeffers, en Suisse. Parmi les substances médicamenteuses, pour l'usage interne, on emploie surtout le colchique et l'iodure de potassium.

On a beaucoup abusé du mot « rhumatisme »; on en abuse encore en appelant rhumatismale toute inflammation qui a pris naissance à la suite d'un refroidissement, et en imprimant ainsi à ces sortes d'affections un cachet spécifique qui influence surtout la thérapeutique; on prétend que les inflammations dites rhumatismales doivent être soumises à un traitement local tout différent de celui des inflammations traumatiques; que l'on doit exclusivement employer contre les inflammations rhumatismales la chaleur sèche, tandis que le froid vaut mieux contre les inflammations traumatiques. Je puis vous affirmer, d'après ma propre expérience, que c'est là une erreur et un préjugé qui dépendent de la confusion faite avec la goutte, dont nous parlerons tout à l'heure. De nos jours, des autorités scientifiques ont soutenu des principes diamétralement opposés en ce qui concerne le rhumatisme aigu. Stromeyer fait coucher les individus atteints de rhumatisme articulaire aigu dans des appartements frais et leur applique des vessies de glace sur les articulations malades. Un vieux praticien ne manquerait pas, si par hasard un cas pareil se terminait d'une manière fâcheuse, de voir dans cette méthode la plus grossière infraction aux principes de l'art. Tout cela dépend, comme en général une grande partie de notre thérapeutique, de vues théoriques sujettes à des vicissitudes assez considérables, selon le progrès de la science et l'observation plus attentive des faits. — Je vous ai déjà cité un exemple de ces changements de système à l'occasion du traitement des plaies par armes à feu; une observation faite au hasard par Ambroise Paré les fit reconnaître pour de simples plaies contuses, tandis qu'au

commencement on les avait prises pour des plaies empoisonnées, ce qui a rendu beaucoup plus simple et plus doux le traitement autrefois très-violent de ces lésions. En ce qui concerne le rhumatisme, on admettait, du temps où florissait la pathologie humorale, que cette maladie n'était que le résultat d'un excès d'humeurs morbides dans le sang, lesquelles humeurs étaient éliminées par telle ou telle articulation. On se gardait bien, par conséquent, de gêner ces inflammations dans leur marche, de peur d'empêcher l'élimination des humeurs viciées; on cherchait même à provoquer, en quelque sorte, la maladie par la chaleur. Aujourd'hui même la pathologie n'est pas encore absolument affranchie de ces anciennes opinions, qui trouvent un certain point d'appui dans ce fait que dans le rhumatisme il y a sécrétion d'une urine très-riche en acide urique; cependant, ni dans le rhumatisme aigu, ni dans le rhumatisme chronique, on n'est parvenu jusqu'à présent à trouver des quantités un peu considérables d'acide urique dans les articulations malades, de sorte que la supposition d'après laquelle la diathèse rhumatismale dépendrait d'un excès d'acide urique dans le sang ne peut nullement être considérée comme fondée sur une base inébranlable.

4. La *goutte* (arthritis) est une maladie qui ordinairement ne se manifeste qu'entre la trentième et la quarante-cinquième année de l'existence; on la confond très-souvent avec le rhumatisme chronique, dont elle diffère cependant sous plusieurs rapports. La vraie goutte est une maladie très-rare chez nous et diffère du rhumatisme en ce qu'elle revient par accès, souvent une seule fois par an et à des époques déterminées; et que dans l'intervalle les individus sont bien portants. La goutte est une maladie des gens riches et « des gens d'esprit », ajoutent quelques vieux médecins, qui en ont souffert eux-mêmes. Elle se manifeste principalement chez les hommes qui mènent une vie molle et commode, et se transmet assez souvent aux générations suivantes, sans toutefois jamais se déclarer avant l'âge viril avancé. Harvey, Sydenham et beaucoup d'autres médecins célèbres ont eu la goutte. Les inflammations qui se montrent dans la goutte se bornent à quelques articulations déterminées et aux parties qui les entourent. L'articulation du premier métatarsien avec la première phalange du gros orteil en est attaquée le plus souvent. C'est là que siége la vraie *podagre*. Les articulations de la main et de ses phalanges peuvent également être atteintes dans la goutte, qui prend alors le nom de *chiragre*. La peau qui entoure les articulations prend part à ces inflammations, elle se colore d'un rouge brillant, enfle pendant les accès et devient très-sensible, comme dans l'érysipèle; des ulcères peuvent même se former, dans quelques cas rares, sous l'influence de ces processus. Souvent les épaississements artériels, autrement dit l'athérome des artères, se rencontrent chez les goutteux avec leurs conséquences éventuelles, l'apoplexie cérébrale et la gangrène sénile. L'obésité, les affections du foie et des reins peuvent accompagner la goutte; un accident surtout fréquent que l'on rencontre dans cette maladie, est la gravelle, c'est-à-dire la présence d'urates en granulations fines dans l'urine; la lithiase proprement dite s'observe tout aussi souvent; dans les articulations et les gaînes tendineuses affectées on a trouvé également une quantité assez considérable d'urates, parfois

tellement abondants qu'ils tapissent les surfaces et les capsules articulaires sous forme d'une couche de granulations blanches. Ordinairement un accès de goutte est précédé pendant un temps plus ou moins long d'un malaise général, qui disparaît aussitôt que le processus inflammatoire envahit une partie extérieure du corps, presque toujours une articulation. Ces inflammations durent de quinze jours à trois semaines et disparaissent en laissant à leur suite un épaississement de l'articulation qui persiste à jamais. Lücke conteste la persistance de ces nodosités goutteuses et se fonde en cela sur des expériences faites sur sa propre personne. Cependant chez beaucoup de vieux goutteux on trouve ces nodosités ayant la dureté de la pierre, non-seulement dans les articulations et dans les gaînes tendineuses, mais encore dans la peau, par exemple au pavillon de l'oreille. Lorsque ces nodosités s'ulcèrent, on peut retirer avec une curette les dépôts de chaux et d'acide urique; il se passe des mois entiers avant que ces nodosités goutteuses, ainsi ouvertes et alors devenues très-sensibles, se ferment entièrement ; toute espèce d'opération doit être fortement déconseillée dans ces cas. — L'accès de goutte ordinaire ne se termine presque jamais par suppuration.

Le traitement de l'accès de goutte, de l'arthrite goutteuse, doit être distingué du traitement de la goutte considérée comme maladie générale. L'arthrite goutteuse suit presque toujours une marche typique qui ne saurait être entravée par une intervention thérapeutique. La principale tâche de l'art médical consiste à soulager les souffrances très-pénibles, en modérant l'inflammation ; la glace rendrait ici d'excellents services, s'il n'y avait pas lieu d'en redouter l'emploi pour plusieurs raisons, et surtout parce que l'athérome si fréquent des petites artères pourrait provoquer la gangrène sous l'action continue d'un froid intense. Il n'y a guère d'objections à élever contre l'application des compresses froides, contre les fomentations froides à l'eau blanche, les solutions faibles de nitrate d'argent et l'application locale des sangsues ; cependant bien des goutteux préfèrent onctionner les articulations malades avec un corps gras et les entourer d'ouate. — L'usage interne des eaux minérales est surtout estimé comme traitement général de la diathèse goutteuse. Karlsbad, Kissingen, Hombourg, Vichy et d'autres sources fortement salines, ainsi que les eaux thermales déjà signalées à l'occasion du rhumatisme, sont les lieux les plus fréquentés par les goutteux.

5. La *diathèse scorbutique* se trahit par une grande fragilité des vaisseaux capillaires et par les hémorrhagies sous-cutanées qui en résultent; on considère comme la cause de ce fait un état de dissolution du sang. La maladie ne se montre, pour ainsi dire, qu'endémiquement, par exemple, sur les côtes de la mer Baltique, et offre peu d'intérêt au point de vue chirurgical; nous y reviendrons cependant au chapitre prochain, à l'occasion des ulcères.

Tous les états que nous venons de passer en revue constituent des dispositions morbides (diathèses), qui ne deviennent des maladies bien positives que sous l'influence de conditions bien déterminées. Une fois la maladie déclarée, on peut appeler dyscrasiques les individus atteints. Il n'en est plus de même de l'état morbide que nous allons étudier à présent.

6. La *syphilis*. Bien que je n'aie pas l'intention de faire rentrer la syphilis dans le cadre de ces leçons, je dois cependant, pour éviter une lacune, vous faire à ce sujet quelques courtes observations. La syphilis doit s'être développée spontanément chez l'homme, comme les autres diathèses que nous venons d'énumérer ; mais aujourd'hui elle ne se propage que par inoculation ; l'individu inoculé est syphilitique, dyscrasique, à partir du moment où le virus a produit son premier effet. Quand on parle des maladies syphilitiques en général, on confond ordinairement les trois espèces suivantes :

1° La *blennorrhagie* ou *chaudepisse*, écoulement purulent de l'urèthre, qui peut se propager aux canaux déférents, aux testicules et à la prostate, et donner lieu à une prostatite ou à une orchite blennorrhagique.

2° Le *chancre mou*, processus ulcératif, siégeant ordinairement sur le gland ou le prépuce et qui, par l'entremise des vaisseaux lymphatiques, provoque assez souvent une inflammation des glandes inguinales, offrant une grande tendance à la suppuration.

3° L'*ulcère syphilitique proprement dit*, le *chancre induré*. Dans ce cas l'infection générale commence à partir de l'inoculation, tandis que la première et la seconde forme restent à peu près locales. L'inoculation par le produit de sécrétion d'un vrai ulcère syphilitique infecte immédiatement tout l'organisme; une série de processus inflammatoires chroniques se déclarent dans les organes les plus variés, processus à caractère plastique au commencement, mais donnant lieu bientôt à la désagrégation des tissus infiltrés, et prenant ainsi un caractère ulcératif et destructeur. Les phénomènes suivants peuvent se présenter dans la syphilis : éruptions de la peau tachetées, papuleuses, squameuses, noueuses ; ulcérations dans la gorge, aux lèvres, à la langue, à l'anus ; périostite et ostéite ossifiantes et ulcératives, surtout au tibia, aux os du crâne, au sternum, etc. ; processus inflammatoires chroniques les plus variés, ordinairement avec métamorphoses caséeuses et qui se rencontrent le plus souvent dans les testicules, le foie, le cerveau, peut-être aussi le poumon. Le produit tubéreux circonscrit de la syphilis a été appelé tumeur gommeuse par Virchow, syphiloma par E. Wagner. — La syphilis peut aussi se transmettre par hérédité ; il y a des enfants atteints de syphilis en venant au monde ; la dyscrasie peut être communiquée par le sperme à l'œuf; d'un autre côté, elle peut passer de la mère à l'enfant.

La blennorrhagie et le chancre mou sont des affections locales et doivent être traitées comme telles. Contre la syphilis en tant que dyscrasie, beaucoup d'auteurs croient posséder dans le mercure un spécifique qui agirait à la manière d'un antidote. La preuve que tel n'est pas le mode d'action du mercure me semble fournie par les observations modernes. La syphilis constitutionnelle, dont chaque individu n'est atteint qu'une seule fois, ne peut être éliminée qu'avec le temps par les échanges organiques et tous les remèdes qui favorisent ces échanges à un haut degré peuvent être employés, jusqu'à un certain point, à titre de médicament antisyphilitique. Ce sont les traitements diaphorétiques et laxatifs que l'on emploie le plus souvent dans ce but; parfois la syphilis est détruite au bout de six semaines de traitement ; dans quelques cas on est obligé

d'interrompre le traitement et d'y revenir à plusieurs reprises avant qu'il soit couronné de succès; enfin, il y a des cas qu'il est impossible de guérir, par n'importe quel moyen. Le mercure, en frictions ou administré à l'intérieur sous diverses formes et pendant un certain temps, peut quelquefois faire disparaître les phénomènes de la syphilis avec une étonnante rapidité; il conservera par conséquent sa valeur antisyphilitique dans les cas où il s'agit d'enrayer le plus rapidement possible certaines formes ulcératives, surtout du côté des os. De nos jours, on a révoqué en doute, non sans raison, la propriété du mercure d'anéantir par lui-même la diathèse syphilitique, et l'on a en même temps fait ressortir le dommage causé par le traitememt mercuriel prolongé, par une espèce d'empoisonnement mercuriel chronique. Le parti des mercurialistes et celui des antimercurialistes se combattent depuis un temps infini; et précisément de nos jours le combat est entré dans une nouvelle phase, sans cependant que le jugement des médecins ait été éclairé d'une manière définitive sur cette matière. Pour ma part, j'incline fort du côté des antimercurialistes. Du reste, dans le cours de vos études, vous apprendrez encore beaucoup sur cet objet important et intéressant. — De toute part on a reconnu dans l'iodure de potassium un des remèdes les plus efficaces contre les affections syphilitiques des os et des glandes, tandis qu'il ne donne aucun résultat dans les autres affections syphilitiques.

TRENTIÈME LEÇON

TRAITEMENT DE L'INFLAMMATION CHRONIQUE.

Traitement local de l'inflammation chronique : Repos, compression, résolutifs, antiphlogistiques. *Dérivatifs :* Cautères, sétons, moxas, fer chaud.

Pour terminer le chapitre de l'inflammation chronique, il nous reste encore à passer en revue les remèdes locaux, qui, selon la nature des cas particuliers, occupent une place plus ou moins importante dans le traitement. Lorsque nous ne parvenons pas à découvrir les causes générales et internes d'une inflammation chronique, nous sommes exclusivement réduits à l'emploi de ces moyens locaux. Le nombre n'en est pas très-grand. Choisis avec discernement et employés avec méthode, ils peuvent rendre de grands services.

Le *repos absolu* de la partie enflammée est nécessaire dans tous les cas où il y a douleur et phénomènes congestifs.

Compression. Celle-ci est obtenue par l'enveloppement des parties malades au moyen de bandes mouillées, plâtrées ou élastiques, de bandelettes de sparadrap, quelquefois par des pelotes fixées sur les parties malades au moyen de tours de bandes, enfin par l'application de poids modérés, par exemple lorsqu'il s'agit de comprimer des glandes inguinales tuméfiées. La compression est un des moyens les plus puissants, et, partout où elle peut être appliquée méthodiquement, c'est le remède local le plus efficace pour dissiper les infiltrations inflammatoires chroniques.

La *chaleur humide* employée d'une manière continue sous forme de cataplasmes est un moyen très-utile encore; en outre, les *enveloppements hydrothérapiques*, qui consistent à plonger dans l'eau froide un linge plié en plusieurs doubles, à le tordre, à en entourer les parties malades, à envelopper le tout d'une couche imperméable de taffetas gommé, de tissu en gutta-percha et à renouveler cet appareil toutes les trois ou quatre heures. La peau fortement refroidie au commencement se réchauffe bientôt à un haut degré ; alors on renouvelle le pansement, et ces alternatives continuelles de froid et de chaleur entretiennent les vaisseaux de la peau dans une activité continuelle et les rendent particulièrement propres à une action résorbante. Dans beaucoup de cas ces enveloppements sont d'une très-grande utilité.

Moyens résorbants. Les fomentations d'eau saturnée, d'infusion d'arnica, de camomille, etc., jouissent d'une certaine réputation comme topiques résolutifs, réputation qu'elles ne méritent cependant à aucun titre; elles tombent